



BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

303

HEC_CT

Conception : ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES

CONTRACTION DE TEXTE

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ECONOMIQUE, LETTRES & SCIENCES HUMAINES,
TECHNOLOGIQUE

Lundi 10 mai 2010 de 14 h. à 17 h.

Résumez en QUATRE CENTS MOTS plus ou moins 5 % (soit 380 – 420 mots), le texte suivant, en vous attachant à mettre en valeur les idées essentielles et les articulations de la pensée de l'auteur.

Mentionnez le décompte par 50 mots et, en fin de copie, reportez le nombre de mots utilisés.

N.B. :

Cet exercice doit rester impersonnel dans le fond comme dans la forme, et respecter STRICTEMENT les limites imposées.

La copie doit être entièrement rédigée : la correction et la clarté de la langue entrent pour une part dans l'appréciation du correcteur.

Il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

Nous voudrions, dans ce paragraphe, définir la connaissance historique à partir des trois études précédentes. Nous arriverons à cette définition par deux voies différentes.

Jusqu'à présent, nous avons retenu toutes les formes que prend la science ou la compréhension d'événements humains. Il importe maintenant de tenir compte du fait que l'objet de l'histoire appartient au passé, qu'il est en devenir et qu'il participe de la réalité collective et spirituelle, à la fois immanente et transcendante aux consciences individuelles. Entre la durée brute et la raison pure, en deçà des généralités, au-delà des éléments juxtaposés, on discerne la direction originale de l'enquête historique.

De plus, celle-ci dérive à la fois de la connaissance de soi et de celle d'autrui. Elle tâche de surmonter la partialité et la réciprocité du spectateur et de l'acteur, la dialectique du même et de l'autre. Ainsi, se dégage, en dernière analyse, l'intention propre de la connaissance historique qui, inséparable de l'existence humaine, confronte le présent avec le passé, ce que chacun est avec ce qu'il a été, le sujet avec les autres êtres ; connaissance qui est une réflexion, moment d'une dialectique qui part de la vie et qui y revient.

Dès la connaissance de soi, nous avons aperçu le décalage typique entre l'expérience vécue et la rétrospection, qui n'est jamais résurrection et toujours reconstruction conceptuelle. En ce sens, connaissances de soi et d'autrui, contemporaine et rétrospective, appartiendraient à un même genre. Dans ce genre, la connaissance historique représenterait l'espèce dernière : l'intervalle entre le savoir et son objet atteint les dimensions extrêmes.

Les individus qui s'éloignent de nous se perdent dans l'abstrait. L'autre, présent, nous rappelle sans cesse sa capacité de changer, absent il est prisonnier de l'image que nous nous sommes

faite de lui. La conscience du personnage historique est définitivement fixée dans sa conduite et dans ses œuvres. Rien ne pourra plus l'arracher à la rigidité de ce qui a été et de ce qui aura toujours été. Si nous distinguons encore en nos amis ce qu'ils sont de ce qu'ils font, cette distinction s'efface à mesure que les hommes s'enfoncent dans le passé. Injustice apparente, mais peut-être l'idéal de la résurrection est-il moins inaccessible qu'étranger à l'histoire.

Qualité et quantité des renseignements varient. Faute de documents, la plupart des psychanalyses tentées sur des personnages historiques sont, dans l'hypothèse la plus favorable, séduisantes et sans vérification possible. L'être secret échappe de plus en plus, même si la conduite reste intelligible. L'interprétation rationnelle plus facile, toujours vraisemblable, a tendance à refouler l'interprétation par les mobiles (par les mobiles irrationnels surtout). D'autant plus que les hommes du passé intéressent avant tout dans leur activité historique avec laquelle ils tendent à se confondre, de telle manière qu'ils sont, pour ainsi dire, désindividualisés.

De même varie l'élément de sympathie qui précède, accompagne ou suit une connaissance d'événements humains. La connaissance de soi, celle d'autrui (lorsqu'elle est vécue, directe) se déroule dans une atmosphère d'intimité. Nous avons avec nos contemporains assez d'idées et d'affections communes pour comprendre le plus souvent comment on peut vivre les expériences que les documents – œuvres ou actes – nous suggèrent. Comme on dit vulgairement, on se met à la place des autres.

La connaissance historique est souvent dépouillée de cette participation des consciences. Seules les diversités psychologiques seraient de nature à séparer absolument les contemporains. Entre les individus qui appartiennent à d'autres époques, à d'autres civilisations, la communication reste strictement intellectuelle. Nous reconstruisons le système de pensée, le système de valeurs, nous expliquons l'un et l'autre par les circonstances, mais nous parvenons rarement à rendre la vie à l'homme qui s'exprimait dans cet univers, ou du moins cette réussite est-elle la récompense d'une longue familiarité, le privilège de l'art et du grand historien.

Est-ce à dire que la connaissance historique soit toujours inadéquate ? Tout dépend en réalité du but qu'on lui assigne.

Elle ne retrouve ni les impressions fugitives, ni les sentiments rares, ni la totalité affective qui composent le climat où nous vivons. L'impression que seule donne la présence, les détails futiles et pourtant significatifs, le style de la personne, ce qui nous rend les êtres odieux ou chers, tout cela sombre progressivement dans l'oubli. L'historien au fond ne découvre les consciences qu'au travers des idées, celles des œuvres qu'il s'efforce de repenser, celles qui viennent de nous et qu'il substitue aux expériences vécues pour rendre celles-ci intelligibles. Perte irrémédiable ? Ce qui nous touche le plus n'est pas nécessairement ce qui mérite de survivre.

Nous avons jusqu'à présent analysé l'histoire dans le prolongement de la biographie et de l'autobiographie. Or, on peut dire que la biographie n'est pas un genre historique ou du moins que biographie et histoire s'engagent dans des directions opposées. Le biographe s'intéresse à l'homme privé, l'historien avant tout à l'homme public. L'individu n'accède à l'histoire que par l'action qu'il exerce sur le devenir collectif, par son apport au devenir spirituel. Le biographe voudrait ressusciter l'individu irremplaçable, c'est-à-dire chacun de nous en lui-même et pour ses proches. Sans doute existe-t-il des biographies historiques : homme privé et public, individu et être historique devraient apparaître également dans leur inséparable unité. Pourtant, même en ce cas, l'opposition subsiste au moins partiellement. Une biographie saisit une époque en même temps qu'un homme, mais elle est orientée vers celui-ci ; l'historien, en dernière analyse, vise, au-delà de l'homme, l'époque. Les fins demeurent contraires, alors que les objets tendent à se confondre.

Dès lors, la perspective se renverse : l'histoire n'est plus l'espèce dernière, le savoir le plus pauvre et le plus desséché, elle devient au contraire la pleine réalisation d'une tendance visible dès la connaissance de soi, l'achèvement de l'effort pour penser la vie, en dégageant et en reconstruisant la rationalité immanente à celle-ci, encore qu'inaperçue souvent des êtres mêmes qui la vivent. La science, incapable de coïncider avec la durée, n'en accomplit pas moins sa vocation puisqu'elle ressaisit le mouvement de la vie vers l'esprit, des individus vers une destinée collective.

A vrai dire, ni cette intellectualisation de la durée, ni cette spiritualisation de l'objet ne suffisent à définir l'histoire. Elles permettent de distinguer connaissance historique et psychologie, expérience vécue et rétrospection. Mais toute connaissance d'événements est rétrospective. A la rigueur, on observe les événements au moment où ils se passent, on ne les explique, on ne les organise

de manière intelligible qu'après coup. La conscience humaine n'apparaît pour ainsi dire qu'au souvenir ou au spectateur. L'expérience vécue est comme absorbée en elle-même. Elle se transforme, elle se dissout, dès qu'elle s'exprime ou se connaît.

Toute connaissance rétrospective n'est donc pas historique. En gros on distinguerait trois directions : ou bien on vise des généralités surtout d'ordre psychologique (lois psychologiques, théories des psychoses, types caractérologiques). En ce cas, on utilise les événements, mais on ne les considère pas dans leur localisation temporelle. Disons encore que l'on substitue à l'événement un fait par une abstraction scientifique. Ou bien on tend vers des totalités transcendantes à la durée (moi essentiel, humanité véritable), ou bien enfin on s'efforce de reconstituer un devenir. Seule cette orientation est caractéristique de l'histoire (encore que par crainte de se perdre dans un cheminement infini, par désir d'atteindre des points fixes, l'historien s'élève sans cesse à des généralités ou des totalités transcendantes au devenir). A un certain moment du temps, un individu réfléchit sur son aventure, une collectivité sur son passé, l'humanité sur son évolution : ainsi naissent l'autobiographie, l'histoire particulière, l'histoire universelle. L'histoire est *saisie rétrospective d'un devenir humain, c'est-à-dire à la fois social et spirituel*.

Entre la connaissance de soi et celle d'autrui, nous avons observé une sorte de dialectique. Je connais mes impressions ou mes motifs et les actes des autres. Nous nous définissons à nos yeux par le meilleur de nous-mêmes (ce que nous pensons ou voudrions être) et nous jugeons les autres à leur conduite et, pour ainsi dire, à leur réussite. Notre idée de nous-mêmes n'est pas achevée, nous nous faisons crédit (mis à part les cas où nous invoquons un caractère tyrannique pour excuser nos fautes). Au contraire, nous avons tendance à enfermer les autres dans une formule à la fois vague et impérative, souvent d'autant plus impérative, qu'elle est plus vague.

Est-il possible, et en quel sens, de surmonter cette dialectique ? Pratiquement, nous constatons que de chaque individu et souvent de chaque conduite il existe des images multiples, que chaque image correspond à *un* point de vue de spectateur, la diversité des points de vue étant aussi irréductible que l'opposition du sujet et de l'observateur. Mais, dans la mesure où l'histoire s'élève au-dessus de la psychologie, ou tout au moins subordonne la psychologie à l'œuvre ou à l'événement, elle échappe aux deux partialités contraires de l'acteur et du spectateur, plus proche de celui-ci que de celui-là, sans être asservie à l'optique d'aucun d'eux. L'acte que retient l'historien n'est pas l'acte que tel spectateur placé à un endroit ou à un moment singulier a observé, mais l'acte tel qu'il se définit historiquement, par sa place dans une situation ou un devenir par ses effets sur la collectivité. De même, l'œuvre dans laquelle l'individu s'exprime et avec laquelle il se confond échappe à l'alternative psychologique, à la prévention de l'intéressé comme à celle de l'indifférent, de l'admirateur et de l'ennemi.

Aussi, les privilèges de la rétrospection compensent-ils peut-être les servitudes auxquelles elle est soumise. L'historien, à la différence du contemporain, connaît le tout de la vie individuelle. Ce que l'être aurait pu devenir, il l'ignore, définitivement. En revanche, il sait ce que l'autre a fait, jusqu'au bout. Or une destinée reste incertaine tant qu'elle n'est pas achevée, puisque, à chaque moment, l'homme se décide et, pour ainsi dire, se choisit à nouveau. Même pour l'homme seul, la conversion au dernier jour change la signification de l'existence antérieure.

S'agit-il d'idées, l'historien en aperçoit les conséquences, il juge le maître sur son disciple, la doctrine ancienne d'après la science moderne. Ce que le créateur ne pouvait deviner, l'historien grâce au recul l'aperçoit immédiatement. En ce sens, le présent éclaire le passé : la psychologie moderne renouvelle la compréhension des mythologies les plus reculées, la microphysique, la conception kantienne de l'objet ou les philosophies antiques de l'atome. En ce sens, l'historien ne l'emporte pas seulement sur le spectateur, mais aussi sur l'acteur, puisqu'il dispose de documents inaccessibles par définition à ceux qui spontanément, inconsciemment, ont vécu l'histoire.

Ainsi, dans cette direction encore, l'historien surmonte les incertitudes élémentaires, moins en devenant amateur savant qu'en changeant d'objectif. La pluralité des perspectives sur un événement subsiste tant que l'on reste au niveau des individus, tant que l'on prétend coïncider avec l'insaisissable mouvement de la conscience. L'analyse précédente nous suggère une double vérité possible, celle du fait devenu objectif, celle du devenir qui, par sa progression, crée la vérité du passé.

Nous indiquions plus haut que le but même de la connaissance de soi semble indéterminé. Se connaître, est-ce apercevoir ce dont tout homme est ou devrait être capable ? Est-ce au contraire fixer sa singularité ? Culte de l'originalité ou de l'humanité ? En apparence, nous avons négligé cette interrogation. En fait, toutes nos analyses nous ramenaient vers elle.

Au niveau élémentaire, la dialectique de soi et des autres apparaît à nouveau, elle oriente, semble-t-il, l'une et l'autre enquête vers la particularité. Mais cette opposition est illusoire, car, en soi, on aperçoit déjà l'autre que soi, celui que l'on n'est plus ou que l'on aurait pu être et, en autrui, on se reconnaît.

Mais encore convient-il de distinguer deux sortes de communautés, l'une psychologique, l'autre historique. Il faut bien que j'observe en moi une manière d'agir ou de sentir au moins analogue à celle que je constate de l'extérieur, autrement je raconterais des faits sans les comprendre. Mais cette identité des impulsions humaines, quel que soit le niveau de formalisme, d'appauvrissement abstrait auquel je doive m'élever pour l'atteindre, suffit seulement aux moralistes, aux narrateurs qui mesurent l'indéfinie diversité des aventures et des personnes à la simplicité des tendances dernières. L'histoire ne serait plus qu'un recueil d'exemples pour le psychologue. Entre ma pensée, ma volonté et celle d'autrui, la similitude des mécanismes psychologiques ne suffirait pas à créer d'union. Si je comprends mes concitoyens ou mes contemporains, c'est que nous portons en nous le même esprit objectif, nous employons le même langage, nous avons reçu les mêmes valeurs, nous partageons les mêmes évidences.

De cette communauté, une double conséquence suit. La connaissance historique est *partie*, elle est *moyen* de la connaissance de soi. Le passé de ma collectivité, je le découvre partiellement en moi-même : quand je m'intéresse à lui, je n'obéis pas à une simple curiosité, je ne quête pas des souvenirs ou des images, je m'efforce de découvrir comment ma collectivité est devenue ce qu'elle est, comment elle m'a fait ce que je suis. D'autre part, si je suis, d'abord et avant tout, tel que mon entourage et mon milieu m'ont formé, si spontanément je ne distingue pas entre les idées reçues et *mes* idées, je suis condamné à explorer le monde humain pour dégager ce qui peut-être me rend unique, ce qui, en tout cas, est mien essentiellement parce que je l'ai consacré par mon choix.

Certes, si me connaître, c'est amener à la conscience distincte la nuance unique de telle expérience vécue ou de mon moi constant, il me faut peut-être m'enfermer en moi, m'absorber en mes impressions. Et encore, déjà pour mettre au jour l'originalité qualitative, une sorte de confrontation, au moins implicite, s'impose. Dès que je prétends savoir, je dois sortir de moi-même. Je ne saisis les impulsions qui me font agir qu'en passant par l'expérience des hommes. Avant tout, la connaissance de soi comme d'un être singulier succède inévitablement à la découverte et à l'approfondissement des autres êtres. Chacun se définit en s'opposant, une époque à son passé, une culture ou une nation à une autre, une personne à son époque ou à son milieu. A tous les niveaux, la connaissance de soi est dernière, elle marque l'achèvement de la connaissance d'autrui.

Nous en arrivons ainsi à poser au moins l'interrogation décisive. Ce dépassement des singularités n'équivaut pas à une explication des faits par une loi ou des individus par le type. Ou bien l'histoire aboutit à une pluralité incohérente dans laquelle on se situe en se comparant et en se choisissant, ou bien elle assigne à l'humanité une vocation qui subordonne les missions diverses des hommes et des groupes à une unité finale, unité d'un impératif abstrait ou d'une tâche collective.

L'être historique n'est ni celui qui dure et accumule des expériences, ni celui qui se souvient : l'histoire implique la prise de conscience par laquelle le passé est reconnu pour tel, au moment où la conscience lui restitue une sorte de présence. C'est pourquoi, nous avons cherché l'origine de la connaissance historique non dans la mémoire, non dans le temps vécu, mais dans la *réflexion*, qui fait chacun spectateur de lui-même, dans l'*observation*, qui prend l'expérience d'autrui pour objet.

Nous aurions pu d'ailleurs analyser l'intervalle entre le vécu et la rétrospection sur l'exemple du souvenir, car celui-ci n'est pas conservé et fixé entre l'impression et l'évocation, à la manière d'un atome matériel dans les profondeurs de l'inconscient. Il participe de ma vie, il se transforme avec elle. Seuls certains instants exceptionnels échappent peut-être à cette évolution et, marqués en nous à jamais, parviennent à ressusciter. En tout cas, ces rappels involontaires, toujours fragmentaires et comme supratemporels, ne suffisent ni à assurer la continuité de notre moi, ni à soustraire la conscience à la durée.

La mémoire est liée aux formes primitives de l'histoire, parce qu'elle fournit les matériaux. Les premiers récits enchaînent des événements que le narrateur se rappelle pour les rappeler ou les révéler aux autres. Mais, de la même manière que la connaissance, ils s'éloignent du vécu : celui qui raconte ne reproduit, ni pour les autres ni en lui, ce qu'il a vu ou éprouvé, il a l'illusion de revoir ou de sentir à nouveau, en vérité à partir des traces qu'a en lui laissées le passé, il reconstitue, il traduit en formules verbales les faits et gestes auxquels il a assisté. Le témoin offre certaines garanties de véracité ou du moins d'authenticité (on énumérerait aisément les avantages irremplaçables des annalistes contemporains), malgré tout il est prisonnier de l'optique limitée du spectateur ou (et) de l'acteur. Ni l'un ni l'autre n'a *vécu* la réalité historique dans le cas où celle-ci n'est pas au niveau de l'individu. Ni l'un ni l'autre ne la revit et ne la fait revivre.

Documents pour le savoir, les souvenirs en sont aussi une condition, dans la mesure où l'individu, faute de continuité, n'accéderait pas à l'histoire, même à la sienne propre. Grâce à l'immédiate rétention les moments successifs s'unissent ; grâce à l'accumulation de l'acquis je *suis* mon passé, la somme de mes expériences, grâce à la relative permanence de mes affections, je puis coïncider avec des impressions lointaines et rester le même pour mes proches. L'être qui évolue est celui qui s'enrichit en conservant, mais qui doit aussi, pour progresser, oublier. L'histoire apparaît avec la prise de conscience de cette destinée, avec le détachement qui rompt l'unité de la durée naïve. Au lieu d'adhérer au devenir, au lieu de s'abandonner au dynamisme intérieur, l'individu cherche à se connaître en se dédoublant. Par la réflexion il rend historique l'évolution qui ne fait qu'un avec son existence. L'histoire appartient à l'ordre non de la vie, mais de l'esprit.

Raymond Aron,
Introduction à la philosophie de l'histoire
1986, Gallimard